érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Littérature étrangère »

[s.a.]

Nuit blanche, magazine littéraire, n° 50, 1992-1993, p. 31-35.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/21596ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:35

MADAME SATAN
Serge Bramly
Grasset, 1992, 265 p.; 34,95 $

Vingt ans et rien ne va plus déjà! On vivra désormais l'imprévu de la vie, on se survivra au delà de la quarantaine, avec un torticolis à l'âme. Regards si fréquemment tournés vers l'arrière, de la femme de Loth à Modiano, à Bramly. Cécilia s'est accouplée à un autre, Mayotte, après avoir valsé de Joseph à Joseph, retenant un moment, p(o)ulpeuse, l'auteur, le temps d'étoffer un personnage et de le greffer à son ombre. Et tout tournait, tournait, autour de Madame Satan, la vie travestie (comme il se doit), ses herbes et ses poudres... et son ambiguïté. Bohème de 68. Certains, les Joseph, sombrent. Ils avaient pourtant pris une erre d'avance sur la grande mare des sentiments océaniques. Aussi merveilleux et fragiles que le Titanic! Pour souvenirs: ce qui fut et ce qui aurait pu être. Omniprésence de l'ogresse came qui gomme les profils à peine esquissés. On se prend de tout par le nez, par les yeux, à la saignée du coude pour, désemparé, constater qu'on a été pris, *overdose* de curiosités. Et la vie continue, rébus indéchiffrable. On se charge d'alibis. L'auteur devient un auteur, certains quémandent un ultime ticket pour un paradis désertifié et Cécilia reçoit en tenue précieuse à laquelle manque un bouton. Une histoire de possédés!

Serge Bramly s'aventure, comme lors d'***Un poisson muet surgi de la mer*** (Flammarion, 1985), dans la réminiscence. Oeuvre intime comme s'il s'agissait d'un journal *a posteriori*, du traitement d'une question lancinante, d'une affliction que rien ne guérira. La vie le laisse dans l'hébétude. Mais écoutez cette musique, ce blues chanté à haute-contre! S'il y avait quelque Goncourt qui vaille, sûrement il couronnerait ce Bramly-là, cette *note bleue* (note d'apothéose) à propos de Rubicons qui nous charrièrent comme des Styx.

Jean Lefebvre

TENDRE JULIE
Michèle Rozenfarb
Minuit, 1992, 158 p.; 21,95 $

«Elle sait d'instinct qu'un livre s'aime ou se déteste dès la dernière phrase.» Elle, c'est Marie-Julie Anasthasie, rejeton singulier d'une famille pour le moins plurielle (quinze enfants!), que l'auteure nous amène à découvrir au fil de soixante et un courts chapitres. Un roman qui relate sur un ton primesautier et avec une bonne humeur qui ne se dément pas, les aventures d'une jeune femme à la candeur désinvolte, qu'une disponibilité de corps et d'esprit amène à vivre une enfilade de péripéties truculentes. Pourtant, rien de bien extravagant dans l'existence de l'héroïne, si ce n'est qu'elle est résolument amoureuse d'un certain Boris, accessoirement auteur de ***Je voudrais pas crever*** et de ***L'écume des jours*** et dont elle ignore manifestement la mort. Et qu'elle est aimée passionnément d'un narrateur qui n'en peut plus de la neutralité à laquelle les règles du genre le confinent. Quoi qu'il en soit, une nature indolente dotée d'un appareil cardio-vasculaire réglé comme un mécanisme d'horlogerie la mettent à l'abri des transports trop violents.

La présence du narrateur amoureux se fait d'une insistance telle qu'elle autorise l'auteure à se jouer gentiment de certaines conventions. Ce qui pourrait donner à penser que le narrateur — il y en a même un de secours — et l'auteure se disputent la place que Marie-Julie Anasthasie pourrait laisser vacante, tellement elle semble vivre avec détachement une existence pourtant toute en rebondissements. Rebondissements sur un mode mineur, entendons-nous. Mais c'est là un procédé amusant qui contribue à faire de ce premier roman, à l'écriture alerte, une surprise qui vaut le détour. On ne s'étonnera pas d'apprendre que Michèle Rozenfarb est médecin. Les références au corps pris comme objet d'examen et d'observation sont nombreuses et le plaisir éprouvé à y jeter un regard froid à la limite du clinique, évident. Sorte d'Agrippine, façon Claire Brétécher, Marie-Julie-Anasthasie semble effleurer les choses et les êtres de façon méthodique, avec cette espèce de détachement qui fait les rêveurs profonds et les dormeurs médiocres.

Que dire d'un roman qui fait sourire, amuse? Qu'il est de lecture agréable et qu'il parvient sans peine à nous rendre sympathique un personnage d'une légèreté, ma foi, très soutenable...

Pierre Carpentier

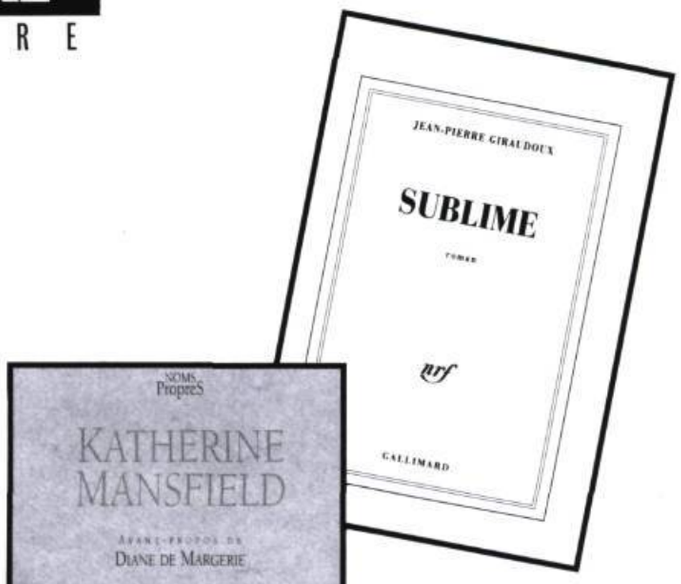
AU NOM DU PÈRE ET DE LA FILLE
Françoise Dorin
Flammarion, 1992, 353 p.; 19,95 $

Dans le dernier roman de Françoise Dorin, le père, Georges Vals, découvre à son grand étonnement que sa fille a posé nue pour une affiche de film. Des péripéties en découlent et les réactions de l'entourage, loin d'être négatives, comme le père fort embarrassé s'y attend, traduisent plutôt l'envie générale.

L'humour de Françoise Dorin est connu et ne se dément pas ici. Les situations, souvent théâtrales, en font un livre drôle, fertile en rebondissements, où les événements tragiques sont vite escamotés. L'auteure les accompagne d'une réflexion sur le cinéma, la télévision, les médias en général. Chacun y repense son «look», les conseillers en communication jouant les nouveaux dieux de cette civilisation audiovisuelle dans laquelle l'on est intéressant dans la mesure où l'on est médiatisable. C'est la civilisation du *paraître*, ce que Françoise Dorin appelle la «paraîtromania»; même l'écriture est dévalorisée au profit de l'audiovisuel. Comme l'auteure le fait dire à l'un de ses personnages: «On est à l'époque de la communication. Alors, on en a rien à cirer d'un joli brin de plume. Vaut mieux avoir la langue bien pendue et une gueule qui accroche». Inutile de dire que Georges Vals, sexagénaire, est déboussolé, lui qui vit *selon d'autres principes*. Mais vieillir n'est-il pas «la facture obligatoire du plaisir de vivre»?

L'abondance de personnages mis en scène, leurs relations inextricables, aboutissent à un enchevêtrement familial qui n'est pas de tout repos (l'ex-petite-nièce, les petits-fils de l'ex-beau-frère!). Mais là encore, le livre ne faillit pas à la mission de faire sourire et présente une image humoristique de nos rapports sociaux.

Louise Vachon



L'ANGE AVEUGLE
Tahar Ben Jelloun
Seuil, 1992, 202 p.; 19,95 $

«Ces quatorze récits sont comme les quatorze chapitres d'un roman dont le personnage principal serait la mafia», précise Tahar Ben Jelloun dans un texte qu'il a placé en exergue. Ainsi, chacune de ces nouvelles raconte, de ce strict point de vue, le sud de l'Italie où l'écrivain a été invité à voyager par le «directeur d'*Il Mattino*, principal quotidien de Naples».

Malgré l'âpreté des lieux et les tragédies qui s'y vivent, Tahar Ben Jelloun parvient à nous rendre cette terre sicilienne tout aussi familière et attachante que son Maroc natal où se déroulent ses romans précédents. Il en va de même de ses nombreux personnages auxquels nous accordons d'emblée notre sympathie.

Poète et conteur, Tahar Ben Jelloun perce le secret des êtres et des paysages et en restitue la magie. Empreint de générosité, le regard qu'il pose sur les gens et la vie lui permet de déceler la bonté et la beauté là où d'autres ne verraient que grisaille et misère. Loin de trahir la réalité, ce parti qu'a choisi l'écrivain de nous présenter la Sicile de l'intérieur nous amène à mieux cerner l'emprise qu'exerce la mafia. Il y est aussi question d'amour, de désir et de passion.

À l'instar de ceux et celles qui, dans ses nouvelles, aspirent à la justice et à la vérité, c'est à une quête d'authenticité que se livre Tahar Ben Jelloun. Humblement, l'écrivain fait œuvre de résistant en brisant la loi du silence. Comme il le fait si bien dire à un instituteur qui «parlait tout seul: — 'Notre arme, c'est la poésie. Notre arme, c'est la beauté. Même si les assassins n'entendent rien à la poésie, il faut continuer à leur opposer la charge magnifique des mots'».

Claire Côté

KATHERINE MANSFIELD
Katherine Mansfield
Stock, 1992, 680 p.; 69,95 $

Sous un titre qui reprend le nom de l'auteure, on trouve réunies dans une très élégante édition les principales nouvelles de Katherine Mansfield. Il s'agit en effet des bien connues ***Félicité***, ***Le Garden Party***, ***Le nid de colombes***, ***Quelque chose d'enfantin*** et ***Pension allemande***. Si vous n'avez pas encore eu le bonheur de les lire, il est plus que temps de goûter à ces petits chefs-d'œuvre. La subtilité et l'efficacité de cette plume, aussi légère que concise et acérée, est stupéfiante. Tout comme Virginia Woolf, qui a d'ailleurs été la première à la publier avec Leonard Woolf, Katherine Mansfield a l'art de rendre les atmosphères palpables. Mais il ne faudrait pas croire qu'elle se limite aux atmosphères: ses nouvelles sont toujours solidement ancrées dans le réel. Et il y aurait long à dire sur sa modernité.

Mode d'emploi suggéré: lisez une nouvelle de Katherine Mansfield, savourez-la bien, regardez autour de vous, respirez profondément et... recommencez avec la suivante. Ces nouvelles délicates se lisent comme on déguste une boîte de chocolats de luxe: elles sont toutes excellentes, avec des saveurs différentes! Mais attention, le temps d'arrêt entre deux lectures est capital pour profiter pleinement du goût!

La présente édition a le mérite d'être moins volumineuse que celle de 1966, chez Stock également, parue sous le titre ***Oeuvre romanesque***. Elle regroupe cependant les mêmes textes, dans les mêmes traductions pour autant qu'il semble. L'édition de 1966 était préfacée par André Maurois; celle d'aujourd'hui l'est par Diane de Margerie. La présentation d'une œuvre est toujours une affaire d'époque; elle n'entame heureusement en rien l'intégralité de l'œuvre lumineuse qui est donnée ici. Katherine Mansfield est morte de la tuberculose au début de la trentaine. Faut-il dire qu'elle a laissé une œuvre tout à fait remarquable pour une si brève carrière ou spéculer sur ce dont l'anéantissement précoce d'un aussi immense talent a privé les lecteurs? C'est une question d'atmosphère...

Denise Pelletier

SUBLIME
Jean-Pierre Giraudoux
Gallimard, 1992,
170 p.; 26,95 $

Malheur au fils engagé dans la même vocation que son père! Il doit décupler ses efforts s'il ne veut souffrir le scepticisme général du milieu. C'est ce qui semble être le lot de Jean-Pierre Giraudoux, fils de Jean: son nom ne paraît dans aucun dic-

tionnaire consacré à la littérature et seul un examen à la loupe des revues littéraires pourrait témoigner de l'œuvre, pourtant non négligeable, de cet homme maintenant d'âge mûr qui a surtout écrit pour le théâtre.

Il faut dire que le dernier roman de Jean-Pierre Giraudoux, ***Sublime***, risque aussi de passer inaperçu, malgré des qualités appréciables: une simplicité, une absence de prétention littéraire, une douce ironie (à l'égard des intellectuels) qui incitent à une lecture oisive. Le sujet du roman est curieux: un jeune étudiant, Ro, alias Sublime, très peu au fait des choses de l'amour, hérite du trône de Géraud Ambremeuse, un maquereau désabusé qui entretient des relations avec sept femmes à la sensibilité et au tempérament fort différents. Incapable d'assumer les charges de son héritage, Ro préfère mettre fin à ses jours, non sans avoir auparavant fait vive impression à Saint-Germain-des-Prés. Bien sûr le ton est épicé, avec un assaisonnement si subtil toutefois que le pouvoir de suggestion n'en devient que plus provocant.

Pied de nez d'un écrivain qui en a marre d'être qualifié de fils à papa par ses détracteurs? Ou drame d'amour comme il en existe tant? Quoi qu'il en soit, si vous rencontrez Jean-Pierre Giraudoux, ne lui demandez pas s'il est le fils de l'autre. Lisez-le tout simplement.

Philip Wickham

CORRUPTION
Pramœdya Ananta Toer
Trad. de l'indonésien par Denys Lombard
Philippe Piquier, 1992, 154 p.; 26,95 $

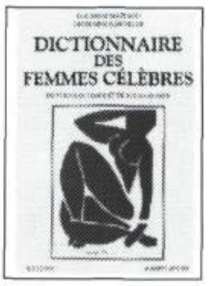
Comment un fonctionnaire indonésien, probe et sans histoire, bon mari, bon père et bon patron, peut-il en arriver, presque du jour au lendemain, à se laisser corrompre? Il est tentant de répondre par une autre question: comment un fonctionnaire peut-il espérer demeurer sans tache après vingt ans de service dans le gouvernement corrompu de l'Indonésie dans les années 50?

Car le narrateur de ***Corruption*** mène depuis trop longtemps une existence étriquée, tassée sur elle-même. Quatre enfants se sont succédé, grugeant un salaire qui n'est pas proportionnel à l'honnêteté de l'employé. Celui-ci a vu des subordonnés moins pointilleux accéder à des postes élevés, au luxe des voitures américaines, des chemises importées et des beaux quartiers. Au fil des années se sont éteints les espoirs de rouler autrement qu'à bicyclette dans les rues bondées de Djakarta, et l'on a progressivement abandonné le projet de racheter le salon et la façade de la maison, cédés pour quelques milliers de roupies à un épicier chinois.

Déjà vieux à quarante ans, affolé à l'idée de mourir sans avoir connu autre chose qu'une existence misérable, le narrateur commet un premier larcin: il vole à son bureau des feuilles et du papier carbone pour s'acheter une cravate. Il est dès lors perdu pour les siens, et son destin devient en quelques semaines celui d'un déraciné, condamné à passer sans cesse «d'une illusion à l'autre». Il se résigne à mener une vie sans courage et, sans jamais se leurrer sur son propre compte, se découvre soumis au «dérèglements de ses désirs» tel un «faisceau d'impulsions».

Dans cette fable très morale, Ananta Toer a occulté tout le plaisir tiré du fruit défendu en ne montrant que la tentation et la chute, aussi aliénantes et douloureuses l'une que l'autre. On croit retrouver, dans le caractère implacable du secrétaire Sirad, véritable ange exterminateur, le regard aiguisé et sans pardon de l'écrivain sur une société corrompue qui n'a «même pas eu le courage de se supprimer». Emprisonné plus de quinze ans et interdit de publication depuis sa libération, en 1979, Ananta Tœr a lui-même combattu la corruption sordide et la corruption séculaire, quasi mythique et formidablement contagieuse, dont on n'osera plus, après ce roman, se croire à l'abri.

Catherine Lachaussée



Dictionnaire des femmes célèbres
Lucienne Mazenod/ Ghislaine Schoeller

Un cortège des figures historiques et légendaires qui ont permis aux hommes d'être ce qu'ils sont.

•

Les voix du sacré
présenté par Gérard Chaliand

Cette anthologie poétique du sacré restitue des pans d'architectures spirituelles aujourd'hui ruinées.

•

Les plus belles lettres manuscrites de la langue française

Les hésitations de la plume, les teintes du papier et les marques du temps introduisent à l'intimité de l'auteur.

•

ROBERT LAFFONT

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES
Paul Verlaine
Robert Laffont, 1992,
736 p.; 32,95 $

Devons-nous répéter, à la suite d'André Breton, que Paul Verlaine «est tout juste bon à émouvoir des jeunes filles de province»? Ce n'était pas la première fois que les surréalistes manquaient de discernement. Bien que l'éphémère et la fadeur dominent dans un certain nombre des poèmes de Verlaine, nous y dénotons, en revanche, une extrême diversité et une très grande maîtrise de l'*ars pœtica*. Même si son travail d'édition ne saurait rivaliser avec celui de la «Pléiade», la collection «Bouquins» a le mérite de publier l'œuvre intégral de Verlaine. En plus du Verlaine fugace et léger auquel on nous a habitués, nous y retrouvons des facettes tout à fait inconnues du poète: son esprit de synthèse, ses descriptions frappantes, bref autant de voies à explorer qui auraient pu être fermées à jamais par ceux qui n'ont pas hésité à couronner un mauvais prosateur du titre de «suprême poète», à l'appui d'une simple métaphore. Que penser de ces vers: «Ô mes amants / Simples natures / Mais quels tempéraments! / Consolez-moi de ces mésaventures / Reposez-moi de ces littératures, / Toi, gosse pantinois, branlons-nous en argot»; ou encore: «Un peu de merde et de fromage / Ne sont pas pour effaroucher / Mon nez, ma bouche et mon courage».

Lorsqu'un poète, au XIX^{e} siècle, a compris qu'il est le maître du langage et non un censeur pour oreilles délicates, lorsque toutes les ressources de la langue, y compris les onomatopées, sont sciemment mises en vers, n'avons-nous pas devant nous un véritable poète? Si nous n'avons lu que ***Romances sans paroles*** et ***Poèmes saturniens***, nous n'avons pas lu Verlaine. Il est encore temps d'y remédier.

Ivan Bielinski

1492
MÉMOIRES
DU NOUVEAU MONDE
Homero Aridjis
Trad. de l'espagnol
par Irma Sayol
Seuil, 1992, 482 p.; 34, 95 $

«Juan Cabezón partit comme gabier à bord de la Santa Maria le troisième jour du mois d'août de l'an de grâce 1492.» Ainsi débute ***1492, Mémoires du Nouveau Monde*** de Homero Aridjis. Ce deuxième volet de la grande épopée «cabezonnienne» reprend le flambeau là où ***1492, Les aventures de Juan Cabezón de Castille*** (Seuil, 1990) le laissait.

Sous le règne des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, les juifs ont fui la persécution de l'Inquisition. Parmi eux, Juan Cabezon qui s'embarque à l'aventure avec un certain sieur Colomb.

1492, Mémoires du Nouveau Monde, c'est la grande quête de l'Amérique, de la terre promise, du nouvel éden, de la fabuleuse route vers l'Inde. C'est aussi le choc de deux civilisations: européenne et aztèque. Rencontre d'ailleurs fatidique pour cette dernière: l'empire aztèque sera totalement ravagé, ses dieux déchus et son peuple massacré. Juan Cabezon assiste à ce rendez-vous de l'Histoire et ne peut en toute conscience se ranger du côté des Espagnols avides de richesses.

Homero Aridjis, qui fut jadis ambassadeur en Europe, présente une remarquable reconstitution tant historique que culturelle de la conquête du Mexique par les Espagnols. Et en cet an de grâce 1992 marquant le 500^{e} anniversaire de la découverte de l'*America*, Aridjis laisse la parole au peuple qui a habité le Mexique bien avant que le sieur Colomb le découvre.

Ericka Tabellione

EN ATTENDANT GODOT
Samuel Beckett
La voix de son livre, 1992,
2 K 7, 2 h 30; 30,95 $

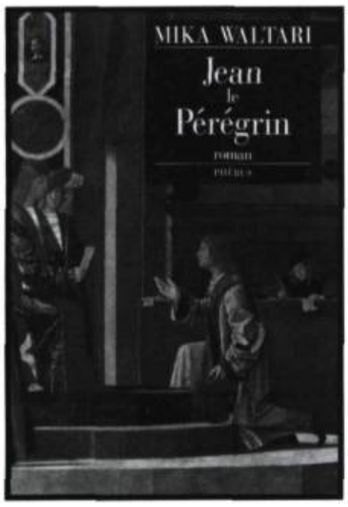
Je dois avouer, à ma grande honte, n'avoir jamais assisté à une représentation de la pièce la plus célèbre de Samuel Beckett, ***En attendant Godot***, dont je suis pourtant un lecteur passionné. Les angoisses existentielles de Vladimir, inspirées de Pascal, les raisonnements terre à terre d'Estragon, les pensées allusives de Pozzo et même le monologue obsessionnel de Lucky, ont toujours touché chez moi des cordes sensibles. C'est donc avec joie que j'ai enfin pu entendre, grâce à l'enregistrement sonore réalisé par la maison grenobloise «La voix de son livre», les tirades des personnages imaginés par Beckett. J'ai ressenti, à l'écoute des deux cassettes qui composent le coffret, le même malaise qu'à la lecture de la pièce, bien que ce malaise soit encore amplifié, il me semble, par la voix du lecteur qui en récite fidèlement, sur un ton neutre, toutes les didascalies, et qui en fait ressortir l'aspect très écrit, très littéraire, ce qui n'apparaît pas toujours à une première lecture. Ce lecteur devient en quelque sorte le *deus ex machina* de la pièce: au fait, ne s'agirait-il pas de ce fameux Godot que les personnages attendent inlassablement et qui ne vient jamais?

Jean Morency

JEAN LE PÉRÉGRIN
Mika Waltari
Trad. du finnois
par Jean-Luc Moreau
Phébus, 1992, 507 p.; 27,95 $

Dans ce qu'il est convenu d'appeler le «roman historique», il faut voir à bien mettre à part l'œuvre du Finlandais Mika Waltari, et ce, pour au moins deux raisons: Waltari n'est pas un auteur de romans historiques, mais un romancier — et un des grands de ce siècle — qui utilise l'histoire au présent pour bien montrer l'absurdité de l'aventure humaine et pour qui les ambuiguïtés du passé n'ont d'égales que celles du monde moderne; chez lui, l'Histoire et l'amour sont le lieu des mêmes atermoiements, des mêmes contradictions et donc des mêmes affrontements.

Jean le pérégrin forme un diptyque avec l'œuvre la plus accomplie de Waltari, ***Les amants de Byzance***. Il en constitue la première partie, mais curieusement, une première partie posthume et inachevée. Si l'action des ***Amants de Byzance*** se déroulait en 1453 durant les mois qui ont vu le siège et la chute de Constantinople, celle de ***Jean le pérégrin*** couvre les quelque vingt années qui les ont précédés. Une bonne partie du



roman nous fait assister à ces interminables discussions et à ces innombrables tractations qui ont marqué le XVII[e] concile œcuménique, qui tenta de réaliser l'union entre les Églises d'Orient et d'Occident. Mais il aurait fallu plus qu'une fragile union fondée sur des motifs politiques et tactiques. Et quand on sait que la principale pierre d'achoppement était le fameux *filioque* du texte latin du Credo, on se met à penser que c'est à cause de telles légèretés que l'Histoire n'est qu'une succession de rendez-vous manqués. Celui dont traite le livre permit l'avancée de l'Islam et provoquera la division de l'Europe en Est et Ouest.

Roman sur les grands bouleversements de l'Histoire, ***Jean le pérégrin*** parle également de la lutte de l'esprit et de la chair et de la quête initiatique du savoir, comme l'illustre cette scène suave, inoubliable: «J'avais faim, mais... j'étais avide de ce livre qu'une femme nue et dodue lisait... je n'avais d'yeux que pour lui, j'oubliais tout le reste».

Maurice Pouliot

LE CONTRE TEMPS
Boris Khazanov
Trad. du russe
par Elena Rolland-Maïski
Verdier, 1992, 270 p.; 34,95 $

Le dépaysement doit être à peu près le même, que l'on mette les pieds pour la première fois dans les rues de Moscou ou que l'on parcoure des yeux les premières pages de ce roman moscovite! Se fiant à sa mémoire plus qu'aux événements, le narrateur retrace ce que fut sa jeunesse, depuis l'âge de treize ans jusqu'à sa première arrestation alors qu'il est encore étudiant en lettres à l'Université de Moscou. Les chapitres I à IV paraissent énigmatiques à la première lecture, peu évident, le lien entre la description des rêves éveillés du narrateur, et l'expression des intentions de l'écrivain, ou du malaise du personnage principal, se reconnaissant sur une photo placée à côté des cendres d'une femme au nom inconnu. Après tout, narrateur et écrivain ne sont sans doute qu'une seule et même personne!

C'est dans une atmosphère empreinte d'incertitude et de méfiance, dans le désœuvrement général et la pauvreté des conditions de vie à Moscou, que se déroule la lente initiation d'un adolescent à la sexualité et à l'amour, qui s'accompagne de la fréquentation ambiguë d'un professeur qui prétend lire dans l'avenir. Au cours d'une nuit fiévreuse, le père de Lionia lui raconte sa vie, sacrifiée à une idée fausse, dont il a tiré son interprétation de l'Histoire: «La Révolution répondait à l'attente et aux souhaits du peuple russe [...]. Non pas parce que la Révolution le libéra de l'esclavage, bien qu'au début ce fut le cas. Mais parce que le nouveau régime permit de sauvegarder l'empire». Les juifs ont bien servi la Russie, mais ce pays n'est pas leur patrie. Leur patrie est là où vécurent leurs ancêtres, dont ils se souviennent, car tous connaissent ***Le Livre*** qui a toujours appartenu au peuple. Le père révèle alors à son fils son appartenance au peuple juif et espère le convaincre de devenir un homme libre en quittant avec lui un pays sans avenir.

Paru dans son édition originale en 1985, ce livre est bien plus qu'un roman. N'est-il pas avant tout écrit pour sauvegarder la mémoire? Un premier texte fut «emprunté» par des agents de la «Haute Institution» qui ne l'ont jamais remis à son auteur; exilé de Russie quelques années plus tard, Boris Khazanov a dû tout réécrire, ce qu'il précise d'ailleurs dans la préface: «Ce récit contient un souvenir double: le souvenir de son propre souvenir». Au prix d'un immense effort, car celui qui est frappé d'amnésie perd «le pouvoir sur les choses et le contact avec les gens».

Monique Grégoire

PATRICK BESSON

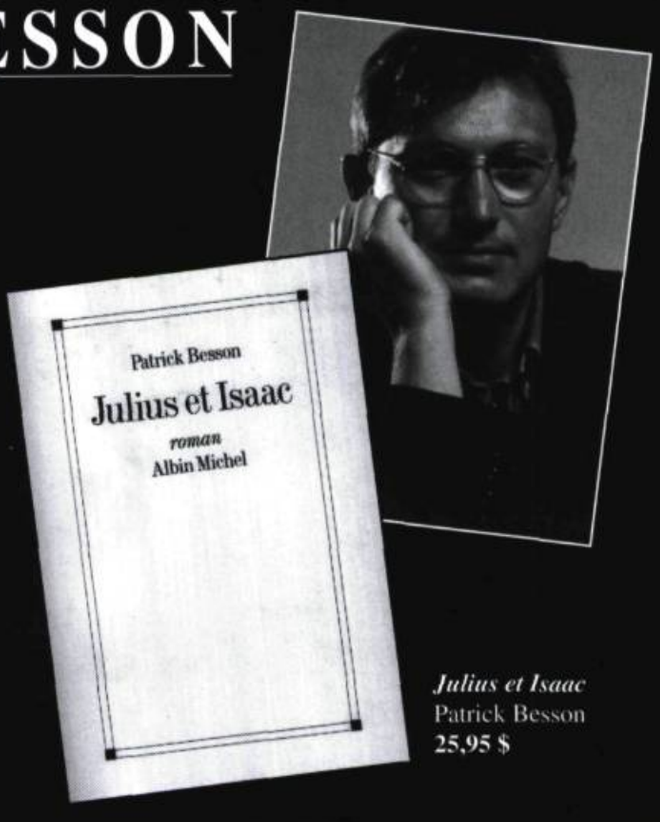
Patrick Besson livre, avec *Julius et Isaac*, son roman le plus accompli car le plus trouble.
Jean-François Josselin / *Le Nouvel Observateur*

On ne peut quitter ce roman. L'histoire vous colle au cerveau, et au cœur.
Jacques Folch-Ribas / *La Presse*

Besson connaît l'art et la manière de nouer une intrigue, de manier les ressorts, de ménager le suspense.
Bruno de Cessole / *Le Figaro Littéraire*

Patrick Besson a remarquablement rendu toute l'ambiguïté des rapports entre ses deux principaux personnages, et su ménager un véritable suspense, tout en brossant en toile de fond, avec un grand souci de précision historique, l'épopée du communisme américain.
Bernard le Saux / *L'Événement du Jeudi*

ALBIN MICHEL



Julius et Isaac
Patrick Besson
25,95 $